

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Nous voilà au premier juin, foutre, et la sécheresse continue de plus belle. Le ciel a beau pétarader, se grisailier de nuages, y a pas mèche qu'il pisse; tout se grille, tout se cuit, tout se rôtit. Quand donc, un bon fieu d'orage - pourvu qu'il ne soit pas panaché de grêlons - viendra-t-il nous inonder de lance à tire-larigot?

Et c'est pas tardé, c'est bougrement temps! Quoique pour les foins, le mal est fait; pleuvrait-il à présent, comme vache qui fait pipi, la fauchée ne serait pas plus belle. Mais, y a tant d'autres récoltes - les derniers fourrages, vesces et avoines de printemps, pourraient tout de même monter un peu plus et les maïs, les pommes de terre, les courges, les fayots, les topinambours, etc..., ça nous dédommagerait un tantinet du manque des foins.

Reste la vigne, le mirifique bois tordu, dont les fruits nous donnent de si riches jus. En fille du midi qu'est la bonne bougresse de plante, elle craint peu les insulations; aussi, foutre, pousse-t-elle vigoureuse, alerte, plantureuse, chargée comme un bourriquot de mannes qui promettent.

Mais, - toujours et partout y a des si et des maïs - la pauvette n'est pas encore au bout du rouleau! Nous n'empoignons pas dès demain paniers et serpettes pour faire les vendanges: y en a encore pour quelques lunes, nom de dieu!

En attendant, que d'ennemis la guettent! Que d'avaros peuvent lui tomber sur le casaquin! Elle en voit tant de dures, la pauvre vieille vigne, si belle et si robuste jadis. Depuis une trentaine d'années, oïdium, phyloxera, mildew, blackrot et brunrot, antracnose, péronospora, etc..., autant de vilains noms que de vilaines choses! Tout cela l'étreint, l'éreinte, la paralyse, la tue.

Et les jeunes plantations aussi, ces vignes américaines qu'on disait indemnes et dont nous avons payé si chaud les boutures et les racines: que de précautions, que de soins, que de mignoteries n'exigent-elles pas? C'est des petites miss aux pâles couleurs, qu'on ne saurait jamais trop dorlotter. Pour peu que le terrain soit calcaire, l'anémie, la chlorose, les minent et les rongent.

Bref, mille dieux, faute de pouvoir dompter les éléments, faute de pouvoir donner l'impulsion au climat, faute de pouvoir suppléer aux irrégularités des saisons, toutes choses possibles - en ce temps où l'instructionnement et la science font de si galbeuses galipettes - nous restons-là, le bec dans l'eau, ce qui est une façon de parler, attendu que c'est précisément l'eau que nous réclamons à cor et à cris.

Alors quoi, vont dire les camaros: *«ce sacré père Barbassou est toujours bourru et grincheux comme un cent de bourrées d'épines, toujours à nous aligner sur le papier des mistouffles, des emmerdements, des duretés?»*.

C'est vietdaze que trop vrai! Pourtant, si enquinante que soit notre chienne de vie, elle a des éclaircies de gaieté; à ses nombreuses cheries se mêlent quelques bons moments: le soleil luit quelques fois dans nos pauvres chaumines.

C'est vrai que c'est du contentement à peu de frais. Mais autant faire le grand saut dans le sommeil sans rêves, si on se faisait de la bile à perpète.

Aujourd'hui, mille bombes, je cesse un instant de renauder, et devinez pourquoi, les frangins des villasses?.. Bast! A quoi bon vous poser des devinettes? Mieux vaut que je déroise illico:

Vous vous souvenez de la grève des gas de la cambrousse marmandaise qui, ripostant du toc au tac aux oisons de la volière municipale de Marmande, leur collant en guise d'étrences des droits de plaçage sur le bétail emmené en foire, décidèrent en chœur de ne plus en amener une tête?

J'en ai jaboté, ici-même, deux ou trois fois. J'ai relaté l'entêtement des pétrousquins tenant ferme et tenant bon, malgré les crapuleries des jean-fesse qui avaient la prétention d'imposer aux métayers l'obligation de mener tout leur cheptel sur le champ de foire.

Cette foire connue dans les patelins des environs sous le nom de «foire de forçats» fit cependant un four complet - tandis que la «foire aux gendarmes», bétail envoyé par l'administration préfectorale, réussissait à Sainte-Bazille, malgré la pluie, qui d'un autre côté coupait la chique à l'émeute.

La dernière canaillerie des salauds a été la menace de retirer en bloc, aux récalcitrant, les plantations de tabac. Mais, rien n'y a fait, et les charognes en ont été pour leurs frais, ils sont battus, cré pétard et ils canent!

C'est bien ce que j'avais prédictionné et ce dont j'étais sûr; sans vouloir faire la pige à la Voyante de la rue Paradis, il était facile de prévoir que tout le fiel des crapulards ne tarderait pas à s'ébrécher devant le vouloir de fistons.

Et ça n'aurait pas tant tardé si la cochonne de politique ne s'était mise de la partie, kif-kif dans les grèves des prolos de l'usine. Des jean-foutre ont cherché à se faire un tremplin électoral de cette rouspétance des bons bougres.

A ceux qui ne voulaient plus se laisser plumer de leurs picaillons qui coûtent tant à acquérir, ils ont fait entrevoir qu'il fallait se servir du torcheculatif bulletin de vote: déloger les birbes de la mairie pour les y placer eux,... bref, l'éternelle rengaine: «ôte-toi de là que, je m'y mette!». Malgré toutes leurs manigances, ces rossards, meli-mélo de réacs, de détritrus boulangistes et de socialos à la manque - quelle salade! Quelque chose d'à peu pareil à la bande qui, à Bordeaux, vient de forcer les portes de l'hôtel-de-ville, n'a pas réussi à faire perdre le nord aux culs-terreux; ceux-ci ont continué, après comme avant, à rester chez eux, puis se sont amenées les élections municipales et vous allez voir ce que vaut cette maudite couillonade qu'on a baptisé le suffrage universel.

Les andouilles de conseillers municipaux sortants qui, tout chenapans qu'ils sont, sont encore plus bêtes, avaient tout juste réussi à foutre tout le monde à cran contre eux: types de la ville et types de la cambrousse, gueulaient à leurs chausses.

Aussi, tous de compter sur un riche coup de balai. Mais va-t-en voir Jean si les poules pissent! Le grand jour de la votagerie arrive et les caboches de tournebôuler à vue d'œil: les mêmes têtes que hier on aurait claqué sont acclamées à nouveau et la liste de la municipalité passe comme une lettre à la poste!

Heureusement que les paysans n'avaient pas donné dans la bouillabaisse électorale: ils avaient continué leur riche tactique; se foutant comme de Colin Tampon que Pierre ou Paul trônent à la mairie, ils continuèrent après l'élection la grève à outrance.

Et ce coup-ci, comme la politique n'embrouille plus la situation, le résultat ne tarde pas à se produire: purement et simplement les oisons de la Volière capitulent, retirent leurs cochons de droits.

Aussi aujourd'hui la foire de Saint-Elair va être belle et, foutre, je vas reluquer le tableau avec la bourgeoise et mon vieux copain Maurice qui nous amène sur son bourriquot.

Maintenant qu'ils ont vu ce que produit l'action directe, l'effet de leur volonté, et aussi ce que ne produit pas l'inaction électorale, les paysans vont-ils être aussi daims que par le passé et se laisser monter le coup par les saltimbanques politiques? Ou bien, ce qui est plus rationnel, vont-ils se servir un peu plus en grand de la chouette tactique qui a réussi à Marmande?

En place du gouvernement par procuration - une procuration indéfinie et qui donne au fondé de pouvoirs la toute puissance - n'est-il pas temps d'user de la souveraineté individuelle, d'envoyer dinguer tous les mendigoteurs de mandats, de faire ses affaires soi-même?

Car, il ne suffit pas de refuser de tremper dans la comédie du scrutinage; il faut, en outre, agir en souverains, exercer cette souveraineté que nous n'avons pas voulu déléguer.

Comme commencement d'action, y aurait mèche de refuser des vivres à la gouvernance grande et petite, de dire zut au percepteur et de forcer tous ces larbins à démissionner.

En effet, si à la guerre électorale on n'enchaîne pas la grève des contribuables, la première n'est guère qu'un coup d'épée dans l'eau.

Voilà, foutre de foutre, les réflexes que me suggèrent cette chose pas banale: la grève des paysans de Marmande.

Henri BEAUJARDIN
dit Le Père Barbassou.
